

Maryvonne Perrot

*Bachelard, un passeur de traces**

Bachelardiana, n° 7, «Heritage», 2012, pp. 113-117

Quel est cet étrange chemin des philosophes où tout point

est carrefour ?

(BACHELARD G., Fragment d'un journal de l'homme)

Le nouveau sujet de « bachelardiana » est l'occasion qui nous est donnée, par Valeria Chiore, de prendre conscience du rôle de la pensée de Gaston Bachelard dans chacun de nos itinéraires philosophiques. Qu'elle soit remerciée de nous permettre à la fois un retour fécond sur nous-mêmes et surtout de comprendre en quoi le bachelardisme est un véritable aiguillon existentiel lorsque l'on appréhende Bachelard comme un passeur de traces, ce qu'il fut et restera pour moi.

Ma formation philosophique scolaire et universitaire résonna dès l'origine des échos du bachelardisme. Au lycée, ce fut une élève de Bachelard, amie de sa fille Suzanne, Christiane Milner, qui m'initia à la philosophie dans une terminale scientifique où je me destinais à la médecine. Les références à l'œuvre de Bachelard, aussi bien poétique que scientifique, étaient omniprésentes dans ses cours.

À l'Université de Dijon, les études de philosophie, que Bachelard m'avait indirectement incitée à choisir finalement, comportaient des cours de Gaston Maire, ancien élève de Bachelard, mais surtout de Jean Brun, ami lui aussi de Suzanne Bachelard et qui avait eu l'occasion de bien connaître le philosophe à Paris, en particulier lorsque, assistant à la Sorbonne, il assurait à la demande de Jean Wahl le secrétariat du collège philosophique. Elève de Georges Canguilhem, lui-même successeur de Bachelard à la Sorbonne (à qui il dédia *La formation du concept de réflexe*), Jean Brun partageait avec notre philosophe une obsession du verbe, un goût pour le verbe poétique, pour l'art en général, car il gravita autour du groupe surréaliste ; c'est dire si les notions de symboles, d'images, d'imaginaire,

* We would like to thank the Director of *Bachelardiana*, Valeria Chiore, for allowing us to publish this paper. Nous remercions la Directrice de *Bachelardiana*, Valeria Chiore, de nous avoir permis de publier cet article – Ringraziamo la Direttrice di *Bachelardiana*, Valeria Chiore per averci permesso di pubblicare questo saggio.

voire d'imaginal, puisqu'il fut aussi un ami d'Henry Corbin, avaient droit de cité dans ses réflexions et dans ses cours.

Tout naturellement, les ouvrages sur l'imagination de la matière mais surtout les Poétiques firent partie de mes livres de chevet. Les parutions de la *Poétique de la rêverie* (1960) et de *La flamme d'une chandelle* (1961) méritent une mention particulière, car elles coïncidèrent avec ma première année à l'Université et je me souviens de l'enthousiasme et des interminables discussions qu'elles susciterent dans le milieu étudiant.

Bachelard apparaissait déjà, pour nous, comme un esprit novateur et comme le découvreur de « traces » parfois occultées par l'histoire et la société, mais que son génie avait l'art de réinterpréter dans un contexte où la mémoire-imaginaire leur rendait toute leur originalité et leur fécondité. La notion d'« incandescence de la méditation » que Bachelard emprunte à Corbin dans *La flamme d'une chandelle* suscitait, dans nos veillées étudiantes de travailleurs solitaires à la lampe (même si elles ne le furent pas toujours !), une véritable expérience ontologique, celle de la « table d'existence » qui nous permettait, comme à Bachelard, de nous sentir :

« Naître dans l'écriture, par l'écriture, grand idéal des grandes veillées solitaires »¹. Mais cette table d'existence, révélatrice d'une « existence maxima », d'une « existence en tension », fut aussi révélatrice d'un nouveau rôle des anneaux de la pierre d'Héraclée. Car la veille ici, comme le souligne Bachelard, implique une solitude « habitée ». En écrivant dans l'absolu d'une solitude, pour lui, on communique avec « le grand Autrui des lecteurs solitaires »². Écriture et lecture sont alors les lieux d'une communication véritable, que des échanges sociaux plus résiduels trahissent parfois ; elles sont bien les nouveaux anneaux d'Héraclée³, de ces passages de traces entre les hommes, de ces dialogues, accords ou désaccords des esprits, que « la tâche du philosophe est précisément de mettre en question »⁴.

Lors de mes études de philosophie, j'eus déjà la chance de rencontrer ou de fréquenter d'autres bachelardiens. À l'Agrégation, Georges Canguilhem présidait le jury, François Dagognet assurait le secrétariat et Jean Hyppolite, qui a souligné le romantisme de Bachelard, en était un membre éminent. J'eus ensuite l'occasion, par l'intermédiaire de Jean Brun, de mieux connaître François Dagognet, son ami et collègue, avec qui il partageait des responsabilités administratives nationales et Gilbert Durand qu'il rencontrait aux entretiens d'Eranos. C'est donc tout naturellement vers des sujets inspirés du bachelardisme et de l'anthropologie de l'imaginaire que j'orientai mes propres recherches, sous la direction de Jean Brun : *Le symbolisme de la roue* (thèse de troisième cycle) et *L'homme et la métamorphose* pour ma thèse d'État, François Dagognet et Gilbert Durand faisant partie du jury.

¹ BACHELARD G., *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1961, p. 110

² *Ivi*, p. 47.

³ Cf. PLATON, *Ion*, 533e, qui évoque le symbole de la pierre d'Héraclée attirant une chaîne d'anneaux de fer pour rendre compte de l'inspiration artistique.

⁴ BACHELARD G., *Le droit de rêver*, cité, p. 233.

Si je regarde rétrospectivement la diversité des personnalités philosophiques qui m’aidèrent à découvrir le bachelardisme, outre la lecture des textes de ce dernier, j’ai le sentiment que ce fut vraiment le mérite de Bachelard d’être au centre d’une *koiné* intellectuelle et d’engendrer des tempéraments philosophiques forts, donc moins des imitateurs que des créateurs qui furent inspirés par des éléments très différents de son œuvre, chacun dans un contexte spécifique et furent aussi des passeurs de traces, à la suite Bachelard.

Devenue moi-même professeur dans cette Université où Bachelard enseigna, ce fut alors bientôt une amicale complicité avec deux autres élèves de Jean Brun, Jean-Jacques Wunenburger et Jean Libis, qui nous permit de développer ensemble les études bachelardiennes, à la fois au Centre Gaston Bachelard et à l’Association des Amis de Gaston Bachelard. Nous fûmes bientôt rejoints par Gérard Chazal, ancien élève de François Dagognet à l’Université de Lyon III. Soulignons aussi que Max Milner, professeur de Littérature à Dijon et grand admirateur du rôle de Bachelard dans la critique littéraire (il consacra plusieurs années de séminaires à ce sujet), ainsi que Jean Brun, nous ouvrirent la voie en organisant, à Dijon, le Colloque du Centenaire de 1984.

Cependant ce retour sur soi ne serait pas complet si je ne faisais pas allusion aussi, pour terminer, à ce qui relève non d’un itinéraire mais d’une inspiration plus ou moins unitaire, celle qu’exprime une formule qui me frappa dès mes premières lectures de 1960/1961 et qui demeure l’une des clefs de *La poétique de la rêverie* : « une âme n’est jamais sourde à une valeur d’enfance »⁵.

Cette intuition bachelardienne résonna surtout pour moi dans trois thématiques : celle de l’enfant à la lampe, celle de l’enfant à la rivière et celle de l’enfance cosmique.

Ce fut sans doute dans la maison de famille très isolée des vacances de mon enfance que je pressentis l’importance de l’attention aux choses et à l’instant que la lecture de Bachelard me révéla plus tard.

« La compagnie vécue des objets familiers »⁶, celle de la vieille lampe, que l’on a du mal à allumer, qui charbonne et peut s’éteindre à tout moment, ouvre l’accès à une « métaphysique concrète » dont nous prive l’électricité. « L’ampoule électrique ne nous donnera jamais les rêveries de cette lampe vivante qui, avec de l’huile, faisait de la lumière – écrit Bachelard – [...] Notre seul rôle est de tourner un commutateur. Nous ne sommes plus que le sujet mécanique d’un geste mécanique. Nous ne pouvons pas profiter de cet acte pour nous constituer, en un orgueil légitime, comme le sujet du verbe allumer »⁷. Cette expérience de sujet actif, de sujet agissant, nous fait prendre conscience non seulement d’un *cogito* mais d’un *cogitatum*. « Le phénoménologue, poursuit l’auteur, a ainsi le moyen de nous placer alternativement dans deux mondes, autant dire dans deux consciences. Avec le commutateur électrique on peut jouer sans fin au jeu du oui et du non. Mais, en acceptant la mécanique, le phénoménologue a perdu l’épaisseur phéno-

⁵ BACHELARD G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, p. 109.

⁶ BACHELARD G., *La flamme d’une chandelle*, cité, p. 88.

⁷ *Ivi*, p. 90.

ménologique de son acte. Entre les deux univers de ténèbres et de lumière, il n'y a qu'un instant sans réalité, un instant bergsonien, un instant d'intellectuel. L'instant avait plus de drame quand la lampe était plus humaine [...] C'est dans l'amitié que les poètes ont pour les choses, pour leurs choses, que nous pouvons connaître ces gerbes d'instants qui donnent valeur humaine à des actes éphémères »⁸. Comment, si l'on en croit Bachelard, tout enfant à la lampe aurait-il pu développer autre chose qu'une hypersensibilité à l'instant et à l'existence dans l'instant ?

Avec l'expérience de l'enfant à la rivière, l'importance de l'instant se teinte d'un héraclétisme qui valorise le qualitatif et la prégnance du pays natal qui est « moins une étendue qu'une matière ». Si l'eau apprend à l'enfant la multiplicité et l'inexorable liaison des contraires (bénéfique – maléfique, claire – souillée, repos – mouvement, invitation au voyage : celui de la vie comme celui de la mort, puisque « l'eau substance de vie est aussi substance de mort pour la rêverie ambivalente »⁹), elle témoigne surtout que, dans ce jeu du même et de l'autre, pour l'imaginaire humain la mort ne sera jamais la négation de la vie mais seulement autre chose que la vie. Bachelard nous le rappelle lui-même en citant Jung : « le désir de l'homme, c'est que les sombres eaux de la mort deviennent les eaux de la vie, que la mort et sa froide étreinte soit le giron maternel, tout comme la mer, bien qu'engloutissant le soleil le ré-enfante dans ses profondeurs... Jamais la vie n'a pu croire à la mort »¹⁰.

Le thème de l'enfance cosmique devient alors celui où convergent toutes les expériences enfantines poursuivies parfois dans l'adolescence. Elle aussi ne peut manquer de teinter une sensibilité philosophique. Sans doute parce que, ici encore, l'enfance permanente, l'enfance qui demeure en nous est « sympathie d'ouverture à la vie ». Peut-on alors prétendre être philosophe sans cette enfance – « mémoire de cosmos »¹¹ ?

« En somme, cette ouverture au monde dont se prévalaient les philosophes, n'est-elle pas une réouverture au monde prestigieux des premières contemplations ? Autrement dit, cette intuition du monde, celle *Weltanschauung*, est-ce autre chose qu'une enfance qui n'ose dire son nom ? »¹². Bachelard, en osant la nommer, a rendu au monde de l'enfance ses titres de noblesse, sa fécondité philosophique et son rôle libérateur occulté par la psychanalyse classique ou méconnu d'un « rationalisme sec et rapide », aux antipodes d'un rationalisme ouvert.

⁸ BACHELARD G., *La flamme d'une chandelle*, cité, p. 91.

⁹ BACHELARD G., *L'eau et les rêves*, Paris, 1942, p. 99.

¹⁰ Cf. *Ivi*, p. 100.

¹¹ BACHELARD G., *Poétique de la rêverie*, Paris, 1960, p. 103.

¹² *Ivi*, p. 88.